

EMBRASSEZ L'ASSASSIN

Elara Vance



Embrassez l'Assassin

Par Elara Vance

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://Fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : Le Sang sur l'Ivoire	4
Chapitre 2 : L'Ombre du Pendu	8
Chapitre 3 : Le Parfum de la Trahison	13
Chapitre 4 : Confessions sous le Lustre	17
Chapitre 5 : L'Écorchure des Sens	20
Chapitre 6 : L'Encre du Désespoir	24
Chapitre 7 : Valse de Cendres	28
Chapitre 8 : Le Baiser de l'Araignée	32
Chapitre 9 : Le Verdict des Loups	36
Chapitre 10 : L'Aube sur la Neige	40

Chapitre 1

Le Sang sur l'Ivoire

L'odeur du vieux cuir et de la poussière séculaire, d'ordinaire si apaisante, s'était brusquement chargée d'une note métallique et chaude, un parfum de cuivre écœurant qui flottait dans l'air raréfié de la bibliothèque. Isabella restait immobile, les pieds ancrés dans l'épaisseur du tapis d'Orient dont les motifs pourpres semblaient soudain s'animer, s'abreuvant de la substance visqueuse qui s'écoulait lentement du bureau d'acajou. Sous ses doigts, la soie ivoire de sa robe de bal lui paraissait d'une lourdeur insupportable, un carcan de fils précieux qui grattait sa peau diaphane tandis qu'une goutte de sueur glacée traçait un chemin sinueux entre ses omoplates. Elle fixait le corps de Lord Sterling, dont la gorge n'était plus qu'une béance sombre, une bouche supplémentaire ouverte sur le néant, et elle sentait, avec une acuité presque douloureuse, le battement sourd de son propre cœur qui cognait contre ses côtes comme un oiseau captif. Le silence du manoir était si dense qu'elle croyait entendre le craquement des fibres du bois, le soupir des rideaux de velours lourd, et surtout, ce petit bruit rythmique, presque musical : le *ploc-ploc* régulier du sang tombant sur le parquet de chêne, un métronome macabre marquant la fin de son calvaire. Elle avait laissé la porte déverrouillée, un simple geste, une négligence feinte qu'elle avait caressée toute la soirée comme on effleure le tranchant d'un rasoir, et maintenant que l'ombre avait frappé, elle se sentait envahie par une étrange chaleur, une nappe de culpabilité exquise qui lui embrasait les tempes.

Les cris des domestiques, lorsqu'ils forcèrent enfin la porte que le vent du blizzard semblait vouloir sceller de l'extérieur, ne lui parurent être que des murmures lointains, étouffés par la ouate de l'hiver qui hurlait aux fenêtres. Isabella ferma les yeux un instant, inhalant l'effluve âcre des bougies qui s'éteignaient dans leurs bobèches d'argent, savourant l'amertume de la fumée qui picotait ses narines. Elle se

força à trembler, à laisser ses genoux fléchir pour que le froissement de son jupon produise ce son de papier froissé qui sied aux veuves éplorées, mais intérieurement, elle dégustait la fraîcheur de l'air qui s'engouffrait par les fentes des boiseries. Le manoir des Blackwood, avec ses couloirs labyrinthiques et ses secrets emmurés, n'était plus une prison, mais un théâtre d'ombres où elle devait jouer le rôle de la porcelaine brisée. Elle sentait le regard des valets sur sa nuque, une sensation de picotement granuleux, et elle ajusta le col de sa robe, dissimulant la tache minuscule, une perle de rubis liquide, qui était venue souiller l'ourlet de sa manche. Le froid du dehors commençait à ramper sur le sol, une langue invisible et glacée qui léchait ses chevilles nues sous la soie, annonçant l'arrivée de l'orage, et avec lui, celle de l'homme qu'elle redoutait autant qu'elle l'espérait.

Lorsque les lourds battants de la porte d'entrée s'ouvrirent dans un fracas de métal et de givre, Isabella sentit un frisson électrique parcourir l'entièreté de son échine, une vibration qui n'avait rien à voir avec la chute de la température. L'odeur de la neige fraîche, sauvage et ozonée, envahit soudain le hall, balayant les relents de cire et de mort pour imposer le parfum brut de la laine mouillée et du tabac froid. Elle ne se retourna pas immédiatement, préférant imaginer, à travers le grain de sa peau, la silhouette qui se découpait dans l'embrasure, ce corps qu'elle avait autrefois connu par cœur, dont elle avait mémorisé chaque muscle, chaque cicatrice sous la lumière vacillante des aubes clandestines. Le pas qui résonnait sur le marbre était lourd, assuré, un martèlement qui semblait vouloir briser le vernis de ses mensonges. C'était le bruit de la justice, ou peut-être celui d'une vengeance mûrie dans le sel des larmes et l'amertume de l'exil.

Julian Thorne entra dans la bibliothèque sans ôter son manteau, dont les pans sombres dégoulaient sur le tapis, créant de petites mares sombres qui reflétaient la lueur des lustres. L'air autour de lui semblait vibrer d'une énergie abrasive, un mélange de force brute et de retenue forcée qui fit refluer les domestiques vers les coins d'ombre. Lorsqu'il s'arrêta à quelques pas d'Isabella, elle crut que ses poumons allaient cesser de fonctionner, tant l'espace entre eux était saturé d'une tension palpable, presque

solide, comme une étoffe de bure que l'on froterait contre de la soie. Elle leva les yeux et son regard heurta celui de Julian, des yeux d'acier bleui, froids comme le blizzard qui faisait rage derrière les vitraux, mais habités par une lueur de braise qui semblait vouloir déshabiller son âme. Il ne dit rien d'abord, se contentant de respirer l'air de la pièce, ses narines frémissant légèrement tandis qu'il analysait l'odeur du crime, l'odeur de la trahison, et celle, plus subtile et entêtante, du parfum de gardénia qu'Isabella portait toujours à la naissance de son cou.

"Le verrou a été forcé, Lord Sterling est mort, et vous êtes là, Isabella, comme une apparition au milieu du chaos," dit-il enfin, sa voix étant un murmure de velours râpeux qui lui caressa l'oreille et fit accélérer le rythme de son pouls dans sa gorge. Il s'approcha, si près qu'elle pouvait sentir la chaleur émanant de son corps malgré la neige qui poudrait ses épaules, une chaleur organique et rassurante qui contrastait violemment avec la rigidité cadavérique de l'homme étendu sur le bureau. Il tendit une main gantée de cuir noir, effleurant presque le menton d'Isabella, et elle sentit le grain de la peau de bête, l'odeur du tannage et de la pluie, une sensation si réelle qu'elle en eut le vertige. Ses yeux d'acier fouillaient les siens, cherchant la faille dans le masque de porcelaine, scrutant la dilatation de ses pupilles avec une insistance qui ressemblait à une caresse interdite. Elle savait qu'il voyait tout : la légère moiteur de son front, le tressaillement imperceptible de sa lèvre inférieure, et peut-être même cette étincelle de liberté sauvage qu'elle ne parvenait pas tout à fait à éteindre au fond de ses iris sombres.

"Je n'ai rien entendu, Julian," murmura-t-elle, le prénom glissant sur ses lèvres comme un aveu, un goût de fruit défendu qu'elle n'avait pas goûté depuis sept longues années. La sonorité de sa propre voix lui parut étrangère, plus rauque, chargée d'une sensualité involontaire que la peur ne faisait qu'exacerber. Elle voyait le muscle de la mâchoire de Julian se contracter, trahissant une émotion qu'il tentait de noyer sous l'impassibilité de sa fonction. Il se détourna brusquement pour examiner le corps, ses doigts agiles effleurant la plaie avec une précision de chirurgien, et Isabella observa le jeu des muscles sous son manteau, l'aisance de ses mouvements, la manière dont il

semblait s'appropriier l'espace, transformant la scène de crime en un terrain d'intimité forcée. Le manoir des Blackwood, désormais isolé du monde par un mur de neige blanche et épaisse, n'était plus qu'une boîte à musique dont ils étaient les seuls rouages, et alors que le vent gémissait dans les cheminées, elle comprit que l'interrogatoire qui commençait ne porterait pas seulement sur le sang versé, mais sur chaque caresse qu'ils s'étaient promise et chaque trahison qu'ils s'étaient infligée, dans le silence moite et parfumé de leurs souvenirs communs. Elle resserra ses mains sur le tissu de sa robe, sentant la texture granuleuse de la dentelle s'enfoncer dans sa paume, et attendit que la première question tombe, comme une sentence ou un baiser.

Chapitre 2

L'Ombre du Pendu

Le silence de la bibliothèque n'était pas vide ; il était saturé du parfum ferreux de la mort qui commençait à s'épaissir, s'accrochant aux lourdes tentures de velours cramoisi comme une buée invisible, tandis que Julian Thorne se déplaçait avec la lenteur calculée d'un prédateur dans son propre antre. Isabella sentait le froid du parquet de chêne remonter à travers les semelles fines de ses bottines de satin, un frisson qui n'avait rien à voir avec le blizzard hurlant contre les vitraux et tout à voir avec la présence de cet homme qui, autrefois, avait connu le tracé exact de chaque veine sous sa peau diaphane. Il s'arrêta près du bureau massif où le corps de Lord Sterling avait reposé, ses doigts gantés de chevreau noir effleurant le cuir usé du sous-main, et le craquement du matériau sous la pression rappela à Isabella le bruit d'une articulation que l'on brise. Elle l'observait, captive de ce périmètre d'ombre et de poussière dorée, consciente que chaque respiration qu'elle prenait soulevait la dentelle de son corsage sous son regard, cette même dentelle qui lui semblait soudain aussi abrasive que du papier de verre contre sa poitrine oppressée.

L'air entre eux était chargé de l'odeur du tabac froid, du cuir mouillé par la neige et de ce parfum de musc masculin qui émanait de Julian, une signature olfactive qu'elle aurait reconnue parmi mille et qui réveillait en elle des souvenirs de draps froissés et de promesses murmurées dans l'obscurité des jardins d'été. Il se tourna vers elle, la lumière vacillante des bougies creusant des abîmes sous ses pommettes saillantes, et Isabella crut sentir le poids physique de son attention, une caresse indécente qui semblait traverser les couches de soie et de lin de sa robe de deuil improvisée.

« La porte était verrouillée de l'intérieur, Isabella, » commença-t-il, sa voix étant un baryton velouté qui vibrait dans la cage thoracique de la jeune femme, plus profonde

et plus rauque qu'autrefois, une voix qui semblait faite pour confesser des péchés ou pour en provoquer de nouveaux.

Il fit un pas vers elle, et l'odeur de la cire d'abeille et du vieux papier se mêla à celle de son haleine, un soupçon de brandy et de menthe sauvage qui lui fit tourner la tête, l'obligeant à reculer jusqu'à ce que le bord d'une étagère chargée de volumes reliés en peau de veau ne vienne heurter ses reins. Le contact du bois froid et la rugosité des tranches dorées contre ses mains crispées furent la seule chose qui l'empêcha de s'effondrer, car Julian était maintenant si proche qu'elle pouvait voir les pores de sa peau, la cicatrice minuscule qui barrait son sourcil gauche, et la dilatation de ses pupilles qui trahissait une émotion bien moins professionnelle que ses mots ne le suggéraient.

« Un miracle de l'ingénierie victorienne, ou peut-être un tour de passe-passe, n'est-ce pas ? » continua-t-il, sa main s'élevant pour frôler, sans tout à fait la toucher, une mèche de cheveux qui s'était échappée du chignon d'Isabella, la chaleur de ses doigts irradiant à travers l'espace millimétrique qui les séparait.

Elle ferma les yeux un instant, luttant contre l'envie de s'incliner vers cette chaleur, de laisser son front reposer contre le revers de son manteau de laine brute, de se perdre dans l'âpreté de son parfum pour oublier l'horreur de la nuit. Mais l'image de la porte de la bibliothèque lui revint en mémoire, le métal froid de la poignée qu'elle n'avait pas tourné, le petit "clic" qu'elle avait sciemment évité de produire, laissant l'entrée libre à l'ombre qui avait mis fin aux souffrances de son mariage et au règne de terreur de Sterling. Elle sentait le goût de la bile et du regret sur sa langue, une amertume de cuivre qu'elle tentait d'avaler, craignant que le moindre mot ne laisse échapper la vérité sous forme d'un soupir traître.

« Je ne sais rien des verrous, Julian, » murmura-t-elle, et le son de son propre prénom dans sa bouche sembla l'électriser, car il posa enfin sa main sur le bois de l'étagère, juste à côté de son épaule, l'emprisonnant dans un cercle d'intimité forcée.

Il se pencha, son visage à quelques centimètres du sien, et elle put voir le grain de sa peau, la légère barbe de vingt-quatre heures qui assombrissait sa mâchoire, et l'éclat de suspicion féroce dans ses yeux sombres. L'odeur du sang, ce parfum métallique et entêtant qui imprégnait encore les tapis de la pièce, semblait s'intensifier sous l'effet de la chaleur de leurs corps, créant une atmosphère moite, presque tropicale, malgré le gel qui pétrifiait le monde au-delà des fenêtres. Isabella sentait son cœur battre contre ses côtes, un oiseau affolé cherchant une issue, et elle craignait qu'il ne puisse l'entendre, que le rythme saccadé de son sang ne soit une confession en soi.

« Tu as toujours détesté les portes closes, Isabella, » dit-il, son souffle effleurant son oreille, provoquant un frisson qui dévala sa colonne vertébrale pour se loger au creux de son ventre. « Je me souviens de la manière dont tu laissais toujours la fenêtre de ta chambre entrouverte, même par les nuits les plus froides, pour que je puisse sentir le parfum du jasmin qui montait du jardin. Dis-moi, est-ce la même nostalgie du passage qui t'a saisie ce soir ? »

Sa main descendit le long du montant de bois pour venir se poser sur la taille d'Isabella, et la pression de sa paume, ferme et possessive à travers la soie de sa robe, lui fit perdre le fil de ses pensées. Elle sentit la texture granuleuse de la dentelle s'enfoncer dans sa propre chair sous la force de sa main, une douleur exquise qui la ramenait à la réalité de leur situation : il était l'ordre, elle était le chaos ; il était la loi, elle était le crime. La trahison de sept ans d'absence brûlait entre eux comme une plaie ouverte, et Isabella se demanda si Julian cherchait le meurtrier de son mari ou s'il cherchait simplement à retrouver la trace de la jeune fille qu'il avait aimée, avant qu'elle ne soit vendue pour un titre et un domaine en ruines.

« Le vent... le vent a dû la pousser, » balbutia-t-elle, ses lèvres tremblantes effleurant presque sa joue, et elle sentit le tressaillement de ses muscles sous sa peau.

Le mensonge avait le goût de la poussière. Julian laissa échapper un rire bref, sans

joie, un son sec qui se perdit dans les ombres de la pièce. Il approcha son nez de son cou, humant l'air avec une intensité qui la fit défaillir, cherchant sans doute l'odeur de la poudre ou de l'acier sur elle, mais ne trouvant que le parfum de la lavande séchée et cette note de peur sucrée qui émanait de ses pores.

« Le vent ne tourne pas les clefs, ma douce, » reprit-il, et sa main remonta lentement vers son cou, ses doigts effleurant la peau vulnérable juste au-dessus de son collier de perles, là où son pouls battait avec une violence de condamnée. « Et il ne laisse pas de traces de doigts sur le laiton sans en laisser aussi sur le cœur de ceux qui restent. Pourquoi tes mains tremblent-elles autant, Isabella ? Est-ce le froid, ou le souvenir de ce que tu as permis ? »

Il pressa légèrement son pouce contre sa trachée, non pas pour l'étouffer, mais pour l'obliger à lever le menton, à plonger ses yeux dans les siens. Isabella se sentit s'ouvrir, s'effiloche sous ce contact, la barrière de sa volonté se liquéfiant comme de la cire sous une flamme trop vive. Elle voyait dans son regard non pas seulement la quête de justice, mais une soif de destruction, un désir de la voir se briser pour pouvoir ramasser les morceaux et les garder pour lui seul. La bibliothèque sembla se refermer sur eux, les rayonnages de livres devenant les murs d'une cellule de velours et de cuir, où le temps n'avait plus cours et où seule comptait cette tension insupportable, ce mélange de désir et de haine qui les liait plus sûrement que n'importe quelle preuve matérielle.

Elle sentit l'humidité de ses propres larmes commencer à piquer ses paupières, mais elle refusa de les laisser couler, craignant que le sel ne vienne sceller son aveu. Julian passa son autre main dans son dos, la tirant brusquement contre lui, et le choc de leurs corps fut comme un coup de tonnerre dans le silence étouffant. Elle pouvait sentir la dureté de son torse, la boucle métallique de son gilet, et la chaleur dévastatrice qui émanait de lui, une chaleur qui semblait vouloir consumer jusqu'à la dernière de ses résistances.

« Dis-le-moi, » ordonna-t-il, ses lèvres à un millimètre des siennes, partageant le même air, la même angoisse. « Dis-moi que tu as ouvert la porte pour lui, ou pour moi. Dis-moi que tu voulais que l'obscurité entre enfin ici pour te délivrer de cet homme que tu n'as jamais aimé. »

L'odeur du vieux cuir, de la poussière et du sang sembla s'enrouler autour d'eux comme un linceul, et Isabella sentit le secret de la porte ouverte brûler dans sa gorge, une flamme prête à s'échapper, tandis que Julian, dans un geste qui tenait autant de l'interrogatoire que de la dévotion, scellait leur destin d'un souffle qui n'était déjà plus tout à fait une question, mais le prélude à une chute inéluctable. Sa main se ferma plus fermement sur sa nuque, et elle sut, à la manière dont il la regardait, que la vérité n'était plus qu'une question de secondes, une respiration suspendue entre le crime et le châtement, entre le sang versé et le baiser qui allait tout effacer.

Chapitre 3

Le Parfum de la Trahison

L'air de la chambre à coucher, saturé par les effluves de lavande séchée et le relent plus âcre du suif qui se mourait dans les appliques de bronze, semblait s'épaissir à mesure que Julian Thorne s'enfonçait dans l'intimité de celle qu'il avait jadis aimée jusqu'à la folie. Chaque pas qu'il posait sur le tapis d'Aubusson, dont la laine usée étouffait le craquement des lattes, résonnait dans la poitrine d'Isabella comme un coup de butoir contre les parois de son propre secret, tandis qu'elle l'observait, immobile près de la fenêtre givrée, sentant le froid du carreau mordre la peau de son épaule dénudée par le poids de sa robe de soie. Julian ne se contentait pas de perquisitionner une pièce ; il violait un sanctuaire avec une lenteur méthodique, ses mains gantées de cuir sombre effleurant les flacons de cristal sur la coiffeuse, faisant tinter les bouchons dans un cliquetis qui rappelait à Isabella le bruit des chaînes, ou peut-être celui des perles qu'il lui offrait autrefois dans l'ombre des granges parfumées par le foin coupé. Il s'arrêta devant le secrétaire en bois de rose, un meuble aux courbes féminines dont les tiroirs semblaient gémir sous la caresse inquisitrice de l'inspecteur, et Isabella crut sentir ses propres côtes se serrer, sa respiration devenant une plainte silencieuse, un souffle court qui goûtait le métal et la peur.

Julian se retourna brusquement, et l'éclat de la lune, filtrant à travers les nuages de neige, accrocha le tranchant de sa mâchoire, soulignant la dureté d'un visage que le temps et l'amertume avaient sculpté dans une pierre inflexible. Ses doigts, experts en l'art de débusquer les failles, s'attardèrent sur un montant du meuble, là où le bois présentait une irrégularité presque invisible, une petite cicatrice dans le vernis qu'Isabella avait si souvent polie du bout de l'index lors de ses nuits d'insomnie. Elle vit le mécanisme céder, un déclic sourd qui lui fit l'effet d'une déflagration dans le silence sépulcral du manoir, et un tiroir secret glissa vers l'extérieur, exhalant une

odeur de vieux papier, de cire et d'une nostalgie si violente qu'elle en eut la nausée. Le cœur d'Isabella, ce muscle fatigué par des années de dissimulation, se mit à battre contre son corset avec une vigueur désespérée, une cadence de tambour de guerre qui lui embrumait la vue, alors qu'elle voyait Julian extraire un petit paquet de lettres liées par un ruban dont la soie bleue était passée, presque grise sous la lumière crue.

Il ne les ouvrit pas tout de suite, il se contenta de les porter à son visage, fermant les yeux pour humer le parfum qui s'en dégagait, un mélange de jasmin fané et de l'encre acide qui avait jadis servi à tracer des promesses d'éternité, et Isabella sut, à la crispation de ses traits, qu'il reconnaissait l'odeur de sa propre trahison. « On m'a appris que le passé ne meurt jamais, Isabella, il attend simplement que la neige fonde pour révéler les cadavres qu'il cache, » murmura-t-il, sa voix n'étant plus qu'un râle de velours qui semblait caresser sa nuque, faisant frissonner les petits cheveux folles qui s'en étaient échappés. Il défit le ruban avec une lenteur provocante, ses doigts effleurant le papier jauni comme s'il s'agissait de la peau d'une amante, et il en tira une feuille dont les bords étaient brûlés, une lettre qu'Isabella aurait dû détruire mille fois, mais qu'elle avait gardée comme un onguent sur une plaie ouverte.

C'était sa propre écriture, nerveuse et sombre, datant de sept ans plus tôt, une missive rédigée dans le sang de son honneur bafoué lorsqu'elle l'avait chassé pour épouser Sterling : *« Si tu te donnes à lui, Isabella, si tu laisses ce boucher poser ses mains sur la soie de ton ventre, je jure devant Dieu que je reviendrai non pas pour te reprendre, mais pour contempler les ruines de ton monde, et je serai le dernier visage que tu verras avant que l'obscurité ne t'avale tout entière. »*

Isabella sentit le sol se dérober sous ses pieds, la texture du tapis lui paraissant soudain aussi instable que du sable mouvant, et elle dut s'appuyer contre la colonne du lit à baldaquin, sentant le grain du bois sculpté s'enfoncer dans sa paume comme une punition nécessaire. La réalisation la frappa avec la force d'un orage d'été : Julian n'était pas revenu au manoir des Blackwood en tant qu'instrument de la justice de la Reine, mais comme l'artisan d'une vengeance mûrie dans le froid des nuits solitaires.

Il n'était pas là pour découvrir qui avait tranché la gorge de Lord Sterling, il était là pour s'assurer qu'Isabella soit l'ultime victime de ce drame, pour la consumer dans les flammes de sa propre culpabilité, ou peut-être pour terminer lui-même l'œuvre commencée par l'assassin.

Il s'approcha d'elle, l'espace entre leurs corps devenant un champ de mines chargé d'électricité statique et de l'odeur de la pluie qui commençait à tomber au-dehors, frappant les vitres de ses doigts de cristal. Julian réduisit la distance jusqu'à ce qu'elle puisse sentir la chaleur de son corps émaner de son manteau de laine épaisse, un contraste brutal avec le froid de la chambre, et il leva la lettre entre eux comme un miroir accusateur. « Est-ce pour cela que tu as laissé la porte ouverte, Isabella ? » demanda-t-il, son souffle s'écrasant sur ses lèvres, goûtant le sel de ses larmes invisibles. « Pour que je tienne ma promesse ? Pour que je vienne t'arracher à ce lit de douleur, même si c'est pour te conduire au gibet ? »

Elle leva les yeux vers lui, cherchant dans ses prunelles sombres une lueur de l'homme qu'il avait été, mais elle n'y trouva que le reflet d'une justice déformée par la passion, une soif de destruction qui l'effrayait autant qu'elle l'excitait, car dans l'abîme de son regard, elle reconnaissait son propre désir de ruine. Sa main à lui, encore gantée, remonta le long de son bras, le cuir frottant contre la soie de sa manche dans un crissement qui la fit tressaillir, avant de venir se loger dans le creux de sa gorge, là où son pouls battait avec la panique d'un oiseau captif. Il pressa légèrement, pas assez pour l'étouffer, mais suffisamment pour qu'elle sente le poids de son autorité, et l'odeur du cuir se mêla à celle de sa propre peau, créant un parfum capiteux, celui de la chute imminente.

« Tu crois que je suis là pour te sauver, » reprit-il, sa voix descendant d'une octave, devenant un murmure charnel qui lui fit vibrer les os. « Mais regarde-moi bien, Isabella. Je suis la preuve que chaque crime porte en lui sa propre récompense. Ton mari est mort, et cette lettre fait de moi ton juge, ton bourreau, et peut-être, si tu me supplies avec assez de ferveur, ton unique chance de survie. » Il approcha son visage

du sien, si près que leurs cils se frôlèrent, et Isabella crut défaillir sous l'assaut sensoriel de sa présence : le tabac froid, la pluie, le fer, et ce parfum d'homme qui l'avait hantée pendant sept années de mariage stérile. Elle comprit alors que la lettre n'était pas seulement une preuve de sa menace, c'était le lien qui les enchaînait l'un à l'autre dans une danse macabre où le sang versé dans la bibliothèque n'était que le premier acte.

Elle ouvrit la bouche pour protester, pour nier, mais seul un soupir s'en échappa, une reddition silencieuse qui vint mourir contre la commissure des lèvres de Julian, et dans cet échange d'air, dans ce partage d'agonie et de désir, la vérité se mua en un poison délicieux. Il n'était plus question de loi ou de morale ; il n'y avait plus que cette chambre close, l'odeur de la trahison qui flottait comme une brume, et la certitude que dans ce manoir hanté par les regrets, le baiser de l'assassin serait la seule chose qui pourrait encore la faire se sentir vivante, avant que les ténèbres promises ne se referment définitivement sur eux.

Chapitre 4

Confessions sous le Lustre

Le givre s'était emparé des hautes fenêtres de la salle de bal avec une ferveur de prédateur, tressant sur le verre des arabesques blanchâtres qui semblaient vouloir étouffer la lumière faiblissante des candélabres, tandis qu'à l'intérieur, l'air s'était épaissi, chargé d'une humidité pesante où se mêlaient les effluves de la cire chaude, de la poussière ancienne nichée dans les tentures de velours et l'odeur âcre, presque métallique, de la peur qui émanait des invités regroupés au centre de la pièce. Isabella sentait le froid mordre la peau nue de ses épaules, un frisson erratique qui ne devait rien à la chute de la température mais tout à la présence de Julian, ce spectre du passé qui arpentait maintenant le parquet ciré avec une lenteur calculée, chaque craquement du bois sous ses bottes résonnant dans le silence comme une sentence. Son regard à lui, sombre et insondable comme l'eau d'un puits oublié, ne quittait pas le visage de la jeune femme, et elle pouvait presque sentir la caresse rugueuse de ses yeux sur ses tempes, sur la ligne de sa mâchoire, une intrusion tactile qui la laissait plus démunie que si ses mains l'avaient réellement touchée. Les invités murmuraient, un bruissement de soies froissées et de souffles courts, mais pour Isabella, tout le vacarme du monde s'était réduit au battement sourd de son propre cœur, un tambourinement désordonné qui cognait contre ses côtes avec une violence sourde, lui rappelant à chaque seconde le poids du secret qu'elle portait sous le satin ivoire de son corsage. Elle lissa machinalement les plis de sa jupe, sentant sous ses doigts la texture traîtresse de la soie, et son esprit s'égara un instant sur la tache de sang dissimulée dans les ombres du tissu, une empreinte chaude et poisseuse qu'elle imaginait encore vibrer de la vie de Lord Sterling.

Julian s'arrêta brusquement devant le grand lustre de cristal, dont les pampilles tintaient imperceptiblement sous l'effet des courants d'air qui s'engouffraient par les

cheminées éteintes, et la lumière crue se refléta dans ses prunelles, y allumant des éclats de fer et de mépris. Il commença à parler, sa voix basse et granuleuse enveloppant l'assemblée comme une fumée de tabac froid, une voix qui semblait vibrer jusque dans le creux de l'estomac d'Isabella, réveillant des souvenirs de nuits oubliées où ce même timbre murmurait des promesses à l'oreille d'une jeune fille qu'elle n'était plus. Il ne lançait pas d'accusations directes, il tissait un filet, évoquant l'impossibilité physique du crime, la bibliothèque close, le verrou intact, et cette porte que l'on avait trouvée simplement entrebâillée, comme une invitation au trépas ou une négligence trop parfaite pour être honnête. Chaque mot était une pression exercée sur les côtes d'Isabella, un effeuillage psychologique qui la laissait nue devant lui, car elle savait qu'il ne cherchait pas le coupable parmi les ducs et les comtesses qui tremblaient dans leurs habits de gala, mais qu'il cherchait la vérité en elle, dans la dilatation de ses pupilles et la pâleur de ses lèvres. Elle percevait l'odeur de la pluie qui s'attardait sur le manteau de Julian, une senteur de terre mouillée et de liberté sauvage qui contrastait violemment avec l'atmosphère confinée et viciée du manoir, et cette odeur agissait sur elle comme un puissant narcotique, l'attirant vers lui tout en l'avertissant du danger mortel qu'il représentait.

Lorsqu'il fit un pas de plus vers elle, le cercle des invités s'élargit instinctivement, les laissant seuls dans une bulle de silence glacé sous la cascade de verre du lustre, et Isabella crut défaillir sous l'intensité du désir et de la haine qui émanaient de lui, un mélange capiteux et brûlant comme un alcool trop fort qui vous embrase la gorge. Il se pencha légèrement, si près qu'elle put sentir la chaleur de son souffle sur sa joue, une haleine aux notes de réglisse et d'amertume, et il murmura une phrase que lui seul pouvait entendre, une question qui n'en était pas une, sur le soulagement qu'elle avait dû éprouver en voyant la vie s'échapper des yeux de son époux. Isabella ferma les paupières, et dans l'obscurité de son esprit, elle revit la porte de la bibliothèque, ce bois sombre qu'elle avait effleuré du bout des doigts avant de s'éloigner, le cœur battant à tout rompre, laissant le passage libre à l'invisible, à l'inéluctable. Elle sentit ses propres larmes monter, non pas de tristesse, mais de cette fatigue immense que l'on éprouve après des années de comédie, une humidité saline qui piquait ses yeux et

menaçait de ruiner le masque de porcelaine qu'elle s'était forgé. Le contact fortuit de la manche de Julian contre son bras fut comme une décharge électrique, une sensation de laine rêche et de muscle ferme qui la fit tressaillir, et elle comprit dans cet instant de vulnérabilité absolue qu'il savait tout, qu'il lisait dans ses veines comme dans un livre ouvert, et que sa traque n'était qu'un prélude à une consommation plus profonde.

Elle ouvrit les yeux et plongea son regard dans le sien, y cherchant une lueur de pitié mais n'y trouvant qu'une détermination sombre, une faim de justice mêlée à une soif de vengeance qui semblait vouloir dévorer jusqu'à la moindre parcelle de sa volonté. Autour d'eux, les murs du manoir semblaient se rapprocher, les boiseries grinçant sous le poids du blizzard, créant une symphonie de craquements et de gémissements qui mimait le tourment de son âme, tandis que le parfum des lys mourants dans les vases de Sèvres exhalait une douceur funèbre, une odeur de décomposition élégante qui collait à sa peau. Elle se surprit à désirer que ses mains s'enroulent autour de son cou, non pour l'étrangler, mais pour mettre fin à cette attente insoutenable, pour que la vérité éclate enfin dans un fracas de verre et de sang, mettant un terme à la danse macabre qu'ils menaient depuis sept ans. Mais Julian se contenta de redresser la tête, un sourire cruel et imperceptible étirant ses lèvres, et il reprit son instruction, laissant Isabella chancelante, le goût de la cendre dans la bouche et la certitude que chaque respiration qu'elle prenait dans cette salle de bal était un sursis qu'il lui accordait, un jeu de chat et de souris où le prédateur savourait chaque tressaillement de sa proie avant de porter le coup de grâce. Le silence qui suivit ses paroles fut plus lourd que n'importe quel cri, un silence organique, vivant, qui palpait au rythme de leurs secrets partagés, scellant leur destin dans cette prison de glace où l'innocence n'était plus qu'un lointain souvenir, une parure de soie que l'on déchire avec une lenteur exquise, révélant la vérité nue et sanglante qu'elle avait si longtemps portée en silence.

Chapitre 5

L'Écorchure des Sens

L'obscurité ne s'installa pas, elle s'abattit comme une chape de velours trop lourd, étouffant les derniers murmures des becs de gaz qui s'éteignirent dans un sifflement d'agonie, laissant l'air soudain saturé d'une odeur âcre de soufre et de métal refroidi. Isabella resta pétrifiée, les poumons serrés par le froid qui montait des dalles de pierre, tandis que le silence du manoir des Blackwood devenait une matière organique, une bête tapie dans les recoins des boiseries sombres. Elle ne voyait plus rien, mais elle ressentait tout : le poids de sa robe de soie ivoire qui pesait sur ses hanches comme une armure inutile, le grain irrégulier de la tapisserie contre laquelle elle pressait sa paume moite, et ce goût de cuivre, persistant, niché au fond de sa gorge, comme si le sang versé dans la bibliothèque avait fini par imprégner l'air même qu'elle respirait. Ses doigts tremblants cherchèrent un appui, effleurant le relief d'un cadre doré dont le vernis écaillé lui griffa la pulpe du doigt, une douleur minuscule et bienvenue qui la ramena à la réalité de sa prison de glace.

Chaque craquement de la charpente, sous la morsure du blizzard qui hurlait au-dehors, résonnait dans sa cage thoracique comme un coup de glas, et elle entendit, au bout du couloir des portraits, le froissement sourd d'un drapé, le cuir d'une botte écrasant une poussière invisible. Il était là. Elle ne pouvait le voir, mais l'odeur de Julian l'atteignit avant même qu'un son ne trahisse sa proximité : un parfum de tabac froid, de pluie séchée sur de la laine épaisse et cette note de fond, plus sauvage, de musc et de colère contenue qu'elle aurait reconnue entre mille après sept siècles d'oubli. Son cœur, ce muscle fatigué de trop avoir feint, se mit à cogner contre ses côtes avec une violence telle qu'elle craignit de voir les coutures de son corset céder sous l'assaut.

Soudain, une main de fer se referma sur son poignet, la peau de Julian, brûlante malgré l'hiver, créant un contraste insoutenable avec la froideur de sa propre chair diaphane. Elle laissa échapper un souffle court, un hoquet de surprise qui se transforma en un gémissement étouffé lorsqu'il la poussa brutalement contre le lambris. Le bois froid heurta ses omoplates, mais la chaleur qui émanait du corps de l'homme, pressé contre le sien, était bien plus effrayante que n'importe quel spectre. Elle sentait le battement de l'artère carotide de Julian contre sa tempe, une pulsation erratique, furieuse, qui répondait à la sienne dans une symphonie de désastre. L'obscurité était si totale qu'ils n'étaient plus que des textures, des sensations pures : la rugosité du manteau de l'inspecteur contre la délicatesse de sa dentelle, le souffle chaud et saccadé de Julian qui venait mourir dans le creux de son cou, y déposant une humidité qui la faisait frissonner jusqu'à la moelle.

— Vous tremblez, Isabella, murmura-t-il, sa voix n'étant plus qu'un grondement de papier de verre déchirant le silence, un son si proche qu'elle sentit ses lèvres frôler le lobe de son oreille. Est-ce la peur du noir, ou la terreur de ce que je pourrais lire sur votre peau si je frottais une seule allumette ?

Elle ne répondit pas, incapable d'articuler le moindre mot alors que ses sens l'assaillaient, la trahissaient. Elle percevait l'odeur de l'encre sur ses doigts, celle des dossiers qu'il avait feuilletés toute la soirée, cherchant la faille dans son récit, cherchant la trace de l'assassin sous ses ongles de nacre. Ses propres mains, prisonnières entre leurs deux corps, s'écrasèrent contre le torse de Julian, et sous la laine, elle sentit la rigidité de ses muscles, la force brute d'un homme qui n'avait plus rien à perdre. Le souvenir de leurs étreintes passées, dans les foins dorés de l'été sept ans plus tôt, revint la gifler avec la force d'une vague de sel : le goût sucré des mûres sauvages sur ses lèvres à lui, la douceur du coton, l'insouciance d'un monde où le sang n'avait pas encore souillé le nom des Blackwood. Ici, dans ce couloir noir, il ne restait que l'amertume.

Julian resserra sa prise, ses doigts s'enfonçant dans la chair tendre de ses bras, une

douleur exquise qui lui arracha un soupir qu'elle aurait voulu ravalé. Il cherchait à la briser, elle le savait, à extraire d'elle une confession ou une larme, n'importe quoi qui puisse justifier la haine qu'il cultivait comme une plante vénéneuse depuis sa trahison. Mais dans cette étreinte qui tenait plus de la lutte que de la caresse, il y avait une urgence désespérée, une faim que les années n'avaient fait qu'attiser. Ses mains à lui abandonnèrent ses poignets pour remonter le long de son cou, ses pouces venant se loger juste sous sa mâchoire, l'obligeant à renverser la tête. Elle sentit la rugosité de ses callosités contre sa gorge, une menace et une promesse, alors qu'il s'inclinait davantage, son visage n'étant plus qu'une ombre plus dense au milieu du noir.

— Le sang de Sterling est encore frais, Isabella, continua-t-il, et son haleine avait le goût de l'eau-de-vie qu'il avait dû boire pour supporter cette nuit. Je le sens sur vous. Sous ce parfum de lavande et de mensonge, il y a l'odeur de la mort que vous avez laissée entrer. Pourquoi ne pas crier ? Pourquoi rester là, à m'offrir votre gorge comme si vous attendiez le couteau ?

Le contact de son corps était une brûlure, une écorchure des sens qui la laissait nue malgré ses couches de soie. Elle sentit une larme, une seule, glisser de ses cils pour venir s'écraser sur le pouce de Julian, et il s'immobilisa. Ce minuscule éclat d'humidité sembla agir comme un conducteur électrique entre eux. Dans un mouvement fluide, presque sauvage, il écrasa ses lèvres contre les siennes. Ce n'était pas un baiser de retrouvailles, c'était un affrontement, un choc frontal où se mêlaient le goût du fer, la morsure de leurs dents qui s'entrechoquaient et la fureur accumulée de deux vies gâchées. Isabella répondit avec une force qu'elle ne soupçonnait pas, ses mains s'agrippant aux revers de son manteau, ses doigts se griffant au tissu épais alors qu'elle l'attirait à elle, cherchant à s'effacer dans cette violence, à oublier le cadavre dans la bibliothèque, à oublier le blizzard, à n'être plus qu'un battement de cœur, une respiration étranglée.

Le monde autour d'eux n'existait plus. Il n'y avait que la friction de leurs peaux, le craquement de la soie qui se déchirait sous la pression, et cette odeur de désir et de

désastre qui montait d'eux comme une fumée noire. Julian la pressait si fort qu'elle croyait sentir ses os gémir, mais elle s'en moquait ; elle voulait cette douleur, elle voulait que chaque centimètre de son corps soit marqué par cette rencontre, pour que demain, à la lumière crue du jour, elle puisse encore sentir l'empreinte de l'homme qu'elle avait détruit. Leurs souffles se confondaient dans un râle unique, un son guttural qui se perdait dans les hautes voûtes du manoir, tandis que les doigts de Julian s'égarèrent dans sa chevelure défaite, en arrachant les épingles de jais qui tombèrent sur le tapis avec des cliquetis de pluie fine.

Puis, aussi soudainement qu'elle était apparue, la lumière revint.

Un grésillement, une lueur orange qui s'étira péniblement dans les globes de verre, et la réalité les frappa de plein fouet, plus brutale que l'obscurité. Julian se recula d'un bond, le visage décomposé, les lèvres rougies et les yeux injectés de sang. Isabella resta contre le mur, les cheveux en bataille sur ses épaules nues, sa robe débraillée révélant la pâleur de sa poitrine qui se soulevait au rythme de son agonie intérieure. Ils se regardèrent, deux naufragés sur une rive de cendres, tandis que l'odeur du gaz reprenait ses droits, chassant le parfum de leur étreinte. Julian ajusta sa veste d'un geste sec, ses mains tremblant de façon imperceptible, et sans un mot, il tourna les talons, laissant derrière lui le sillage amer de son mépris et l'écho de leur péché, tandis qu'Isabella, glissant lentement le long du lambris, portait ses doigts à ses lèvres encore brûlantes, y goûtant pour la première fois la saveur véritable de sa liberté : un mélange de sel, de désir et de mort.

Chapitre 6

L'Encre du Désespoir

Le silence qui suivit son départ n'était pas une absence de bruit, mais une présence pesante, une étoffe de velours lourd qui s'abattait sur les épaules d'Isabella, tandis que le froid de la bibliothèque, débarrassé de la chaleur fiévreuse de leurs corps, recommençait à mordre la peau de son décolleté. Ses doigts, encore imprégnés de l'odeur de Julian — un mélange de tabac froid, de pluie séchée sur la laine et de ce musc sauvage qui n'appartenait qu'à lui — tremblaient alors qu'elle ramassait la veste qu'il avait abandonnée dans sa hâte brutale à fuir leur propre vertige. Le tissu était lourd, une serge sombre qui gardait encore la tiédeur de son torse, et en la pressant contre elle, elle crut entendre, l'espace d'un battement de cœur, l'écho de cette colère sourde qui l'habitait. C'est alors qu'un froissement sec, un gémissement de papier dissimulé dans la doublure déchirée, attira son attention, une sensation de relief étrange sous la pulpe de ses pouces qui l'incita à fouiller l'obscurité de la poche intérieure.

Elle en tira un pli jauni, dont les bords étaient effilochés par des manipulations trop fréquentes, et l'odeur qui s'en dégagait fut immédiate, agressive : une effluve d'encre de mauvaise qualité, de suie de charbon et d'une pointe de genièvre bon marché, le parfum indélébile des ruelles que le luxe de Blackwood tentait d'étouffer. Sous la lueur vacillante d'une bougie mourante, Isabella déplia la feuille, le grain du papier étant si grossier qu'il lui semblait écorcher ses doigts habitués aux vélins soyeux, et ses yeux parcoururent les lignes d'une écriture hachée, violente, où chaque lettre semblait avoir été gravée avec la rage d'un homme acculé. Ce n'était pas un rapport de police, mais une confession d'outre-tombe, une promesse de sang signée d'un nom qu'elle ne connaissait que trop bien, liant Julian à une fraternité de l'ombre, à ces bas-fonds londoniens où la vie ne vaut pas le prix d'une miche de pain rassis.

Elle s'assit sur le rebord du bureau en acajou, le bois froid pénétrant la soie fine de sa robe, et elle lut l'indicible : les dettes contractées dans les tripots de Whitechapel, les visages brisés pour quelques shillings, et cette mission occulte qui l'avait mené jusqu'à elle, non pas comme un défenseur de la loi, mais comme un homme cherchant à racheter sa propre tête au prix d'une vérité qu'il devait fabriquer de toutes pièces. Le goût de la trahison, amer comme un fiel de cuivre, envahit sa bouche, et elle sentit son cœur cogner contre ses côtes, un oiseau de proie enfermé dans une cage d'os, tandis que la porte de la bibliothèque grinçait sur ses gonds, laissant entrer un courant d'air glacial qui fit danser les ombres sur les murs tapissés de livres.

Julian était revenu, ses cheveux noirs encore emmêlés par le vent du blizzard qui hurlait au-dehors, ses bottes laissant des traînées de neige fondue sur le tapis persan, et son regard, lorsqu'il vit le papier entre les mains de la jeune femme, perdit sa superbe pour se transformer en un abîme de vulnérabilité brute. Isabella ne cilla pas, elle se leva lentement, la lettre serrée contre son sein comme une arme blanche, et l'odeur de la peur — une acidité métallique qui flottait désormais entre eux — remplaça le parfum du désir.

« Est-ce là le prix de ton intégrité, Julian ? » demanda-t-elle, sa voix n'étant plus qu'un souffle rauque, une caresse empoisonnée qui semblait vibrer dans l'air raréfié de la pièce, tandis qu'elle s'avavançait vers lui, sentant la chaleur animale qui se dégageait de son corps malgré le froid extérieur. Elle tendit la main, non pour le toucher, mais pour effleurer la cicatrice qui barrait son poignet, une marque qu'elle n'avait pas remarquée dans l'urgence de leurs étreintes passées, une boursoufflure de chair durcie qui racontait les fers et la misère. Julian ne recula pas, mais elle vit sa mâchoire se contracter, le muscle saillant sous la peau diaphane de son visage, et elle perçut l'odeur de la sueur froide qui commençait à perler à la lisière de ses tempes, un mélange de sel et de détresse qui la grisa étrangement.

Elle devint l'interrogatrice, inversant les rôles avec une cruauté délicate, ses doigts

remontant le long du revers de son gilet, sentant chaque tressaillement de ses muscles sous le tissu, chaque inspiration saccadée qui trahissait son agonie intérieure. Elle le força à reculer jusqu'à ce que son dos rencontre le bois dur d'une étagère, l'odeur de la poussière séculaire et du cuir des reliures les enveloppant comme un linceul, et elle colla son visage au sien, si près qu'elle pouvait goûter l'humidité de son souffle sur ses propres lèvres. « Parle-moi de la boue, Julian, parle-moi de cette encre qui a taché ton âme bien avant que tu ne remettes les pieds dans ce manoir, dis-moi quel goût a le désespoir quand on doit vendre la femme qu'on a aimée pour ne pas finir dans la Tamise. »

Sa voix était un murmure soyeux, mais chaque mot était une entaille, et elle vit dans ses yeux l'éclat brisé d'un homme qui se noie, non pas dans la haine, mais dans une reconnaissance terrifiante, car en découvrant sa noirceur, elle venait de forger un lien plus indestructible que n'importe quel serment d'amour. Julian saisit ses poignets, ses mains étaient brûlantes, une chaleur de forge qui contrastait avec la froideur de la lettre qu'elle tenait encore, et il l'attira contre lui avec une force qui lui coupa le souffle, écrasant ses seins contre la rudesse de son gilet de laine. L'odeur de l'encre et du péché les unissait désormais dans une intimité toxique, un parfum de fin du monde où la culpabilité de l'un nourrissait le désir de l'autre, et Isabella, plongeant ses yeux dans les siens, y vit le reflet de sa propre déchéance, une ombre magnifique qui les condamnait à ne plus jamais être des étrangers.

Elle sentit la rugosité de ses paumes contre ses joues, le grain de sa peau marqué par les années de privation, et elle ferma les yeux pour mieux s'imprégner de cette vérité organique, de cette douleur qui suintait de lui comme une sève noire, tandis qu'il murmurait son nom, un son déchiré qui semblait s'arracher de sa gorge avec la difficulté d'un aveu mortel. Dans cette bibliothèque devenue une cellule de soie et d'ombre, le temps s'arrêta, laissant place à la seule réalité qui importait : le contact de leurs corps, le battement désordonné de leurs cœurs à l'unisson, et cette certitude, douce et terrifiante comme un poison lent, qu'ils étaient désormais liés par le sang qu'ils n'avaient pas versé, mais qu'ils étaient prêts à couler l'un pour l'autre dans

l'obscurité de l'hiver. Elle porta la lettre à ses lèvres, y déposant un baiser qui goûtait l'encre amère et le sel de ses propres larmes, avant de laisser le papier glisser au sol, un lambeau de passé qui s'effaçait devant l'incendie de leur présent, tandis que Julian, succombant enfin à la pression de ses doigts, l'entraînait dans un baiser qui n'était plus une recherche de vérité, mais une noyade consentie dans l'océan de leur commune perdition.

Chapitre 7

Valse de Cendres

L'air de la bibliothèque, encore lourd du parfum musqué de Julian et de l'odeur de vieux papier jauni, semblait se figer autour d'Isabella, tandis que le souvenir de ses lèvres, au goût d'orage et de promesse amère, brûlait encore sur sa bouche comme une morsure invisible. Elle sentait le froissement de sa propre robe de soie contre ses jambes, un murmure textile qui paraissait trop bruyant dans ce silence de plomb, alors que chaque battement de son cœur cognait contre ses côtes avec la régularité d'un glas étouffé par du velours. Le froid de l'hiver, s'infiltrant par les interstices des hautes fenêtres, apportait avec lui une odeur de neige propre et de terre gelée, mais cette pureté était soudainement déchirée par un cri, un son aigu et déchiqueté qui monta des offices, traversant les étages comme une lame d'argent froid. Isabella vit la mâchoire de Julian se contracter, le mouvement de ses muscles sous la peau mate de son cou, et avant qu'elle ne puisse reprendre son souffle, il l'avait saisie par le bras, ses doigts s'enfonçant légèrement dans la dentelle délicate de sa manche, une pression à la fois protectrice et impérieuse qui lui rappela qu'il était autant son geôlier que son ancien amant.

Ils descendirent l'escalier de service, là où l'air changeait de texture, devenant plus dense, chargé des effluves de suif, de lessive et de charbon froid, un contraste brutal avec le luxe poudré des salons supérieurs. Dans le couloir étroit, près de la buanderie, l'odeur du sang les frappa avant même qu'ils n'aperçoivent la scène, une odeur métallique, chaude et sirupeuse qui semblait s'accrocher aux parois de la gorge d'Isabella, lui donnant un goût de cuivre sur la langue. Thomas, le jeune valet dont le sourire timide et l'odeur de menthe poivrée avaient toujours été une présence discrète et rassurante dans la maison, gisait au sol, son corps désarticulé parmi les draps de lin blancs qui séchaient, désormais tachés d'une constellation de rubis sombres. La

blancheur immaculée du tissu, la rudesse du carrelage de grès et la raideur déjà palpable des membres du garçon créaient une vision d'une horreur tactile, une rupture dans la trame même de la réalité du manoir.

Julian lâcha le bras d'Isabella, mais elle sentit son regard peser sur elle, une caresse de soupçon aussi brûlante que le contact de sa main un instant plus tôt, tandis qu'il s'agenouillait près du corps avec une lenteur calculée. Elle observa ses mains, ces mains qu'elle avait aimées, qui avaient exploré chaque parcelle de sa peau avec une dévotion de sculpteur, et qui maintenant palpaient le cou refroidi du domestique, cherchant une vérité que le sang ne voulait pas encore livrer. Le silence qui s'installa alors était saturé de paranoïa, un voile invisible qui se resserrait sur eux, rendant chaque respiration difficile, chaque mouvement suspect, comme si les murs mêmes du manoir Blackwood, avec leurs boiseries sombres et leurs tapisseries de Gobelins, absorbaient la peur pour la recracher sous forme d'une brume étouffante. Isabella se surprit à lisser nerveusement le satin de sa jupe, sentant sous ses doigts les irrégularités du tissu, et elle se demanda si Julian voyait dans ce geste la culpabilité d'une complice ou simplement le tremblement d'une femme brisée par l'horreur.

« Il savait quelque chose, Isabella, » murmura Julian, sa voix n'étant plus qu'un souffle rauque qui semblait vibrer dans l'obscurité du couloir, tandis qu'il se relevait, ses yeux d'ambre fixés sur les siens avec une intensité qui la déshabillait de ses secrets. L'odeur du sang se mêlait maintenant à celle de la cire de bougie qu'une servante, terrée dans un coin, laissait couler sur le sol, une odeur de gras et de brûlé qui irritait les narines. Julian s'approcha d'elle, si près qu'elle pouvait sentir la chaleur de son corps émaner à travers son manteau de laine, une chaleur qui contrastait violemment avec le froid sépulcral de la pièce, et il posa ses mains sur ses épaules, un geste qui aurait pu être une étreinte s'il n'avait pas été empreint d'une telle méfiance. Elle sentit la rugosité du drap de son vêtement contre la paume de ses mains alors qu'elle s'appuyait contre lui, cherchant une ancre dans cet océan d'incertitude, tout en sachant que l'homme qu'elle aimait la comptait désormais parmi les monstres de cette demeure.

Le manoir semblait se refermer sur eux, les couloirs s'allongeant à l'infini dans une perspective déformée par l'angoisse, tandis que le vent du blizzard hurlait contre les parois de pierre comme une bête affamée cherchant à entrer. Chaque craquement de la charpente, chaque frémissement des flammes dans les appliques de bronze, résonnait comme un avertissement, une note discordante dans cette valse de cendres qu'ils dansaient malgré eux. Ils remontèrent vers les étages, fuyant la puanteur de la mort pour retrouver celle, plus subtile mais tout aussi mortelle, des secrets étouffés sous la soie. Dans le petit salon bleu, où la lumière des bougies vacillait, créant des ombres dansantes qui semblaient griffonner sur les murs, Julian l'obligea à s'asseoir, lui tendant un verre de sherry dont le liquide ambré brillait comme un œil de prédateur. Le goût du vin était âpre, brûlant sa gorge et réveillant une soif qu'elle ne parvenait pas à éteindre, une soif de vérité, de sécurité, ou peut-être simplement de l'oubli que seule sa présence à lui pouvait lui offrir.

« Pourquoi ne m'as-tu pas dit que Thomas t'avait vue près de la bibliothèque hier soir ? » demanda-t-il, sa voix glissant sur ses nerfs comme un archet sur une corde trop tendue, tandis qu'il s'asseyait en face d'elle, ses longues jambes croisées avec une élégance prédatrice. Isabella sentit le froid l'envahir, un froid intérieur que même le feu qui crépitait dans l'âtre ne parvenait pas à dissiper, et elle fixa les bulles minuscules au fond de son verre, cherchant ses mots dans le labyrinthe de ses peurs. Elle pouvait sentir l'odeur de la fumée de bois, le grain du tapis de Perse sous ses pieds, et l'électricité statique qui chargeait l'air entre eux, une tension sexuelle et macabre qui les liait plus étroitement que n'importe quel serment. Elle voulait lui dire que la porte était restée ouverte, que le destin avait simplement suivi le courant d'air, mais les mots restaient coincés dans sa gorge, étouffés par le souvenir de son baiser et la certitude que, dans ce jeu de miroirs, chaque vérité était un piège.

Elle se leva, le mouvement de sa robe créant un petit souffle d'air qui fit vaciller les bougies, et elle s'approcha de lui, le cœur battant à un rythme effréné, une percussion sourde qui résonnait jusque dans ses tempes. Elle posa sa main sur sa joue, sentant le

grain de sa barbe naissante, une texture masculine et sauvage qui l'enivrait malgré la terreur, et elle plongea son regard dans le sien, cherchant l'homme derrière l'enquêteur, l'amant derrière le juge. « Julian, regarde-moi, » murmura-t-elle, sa voix se brisant comme du verre fin, « crois-tu vraiment que je pourrais orchestrer ce carnage, que mes mains, que tu as si souvent embrassées, pourraient porter le poids de tant de sang ? » Il ne répondit pas immédiatement, mais elle sentit son souffle s'accélérer, le rythme de son cœur s'ajuster au sien, tandis qu'il saisissait son poignet, ses doigts enserrant sa peau diaphane avec une force qui frôlait la douleur, une douleur qu'elle accueillit avec une sorte de soulagement pervers, car elle était réelle, elle était vivante.

L'atmosphère du salon devint suffocante, les rideaux de velours bleu semblant absorber toute la lumière et tout l'air, laissant les deux amants dans un huis clos sensoriel où seuls comptaient le contact de leur peau, l'odeur de leur désir mêlée à celle de la mort qui rôdait, et cette paranoïa qui, telle une plante vénéneuse, s'épanouissait dans l'obscurité. Julian approcha son visage du sien, si près qu'elle pouvait voir les pores de sa peau, les reflets d'or dans ses yeux, et elle sentit son désir pour lui monter comme une marée noire, irrésistible et dévastatrice. Il était son protecteur, son bourreau, son unique lien avec un monde qui n'était pas fait de cadavres et de trahisons, et pourtant, elle savait que si la vérité éclatait, elle serait la première à brûler dans l'incendie de sa justice. Ils restèrent ainsi, suspendus dans un équilibre précaire entre l'étreinte et l'interrogatoire, tandis qu'au-dehors, la neige continuait de tomber, recouvrant le manoir d'un linceul de silence, et qu'à l'intérieur, la valse des cendres reprenait de plus belle, chaque pas les rapprochant un peu plus de l'abîme.

Chapitre 8

Le Baiser de l'Araignée

L'air de la bibliothèque, d'ordinaire saturé par l'arôme sucré du vieux papier et la lourdeur des reliures en cuir gras, fut soudainement déchiré par un courant d'air glacial, une caresse invisible qui fit frissonner la fine dentelle bordant le décolleté d'Isabella et fit vaciller la flamme de la bougie unique que Julian tenait entre ses doigts longs et fermes. Le silence du manoir n'était plus ce linceul de ouate qu'elle croyait connaître, mais une matière vivante, presque organique, où chaque craquement de la charpente sous le poids du blizzard résonnait comme un os qui se brise, tandis que ses narines captaient, au-delà de l'odeur de tabac froid qui imprégnait les revers de la veste de Julian, un relent plus âcre, une effluve de suie humide et de graisse de mécanique ancienne. Leurs regards se croisèrent dans la pénombre, et elle sentit le poids de l'interrogation de l'homme, une pression presque physique qui semblait vouloir sonder les replis de son âme aussi sûrement que ses mains de détective cherchaient la faille dans les boiseries de chêne sombre.

Julian s'approcha du mur est, là où les ombres des bustes de marbre s'étiraient comme des doigts crochus sur le tapis de Smyrne, et Isabella vit ses phalanges effleurer le grain du bois, une exploration lente, minutieuse, qui lui rappela avec une acuité douloureuse la manière dont il parcourait autrefois la courbure de ses hanches sous les draps de lin. Un déclic étouffé, un bruit de métal frottant contre la pierre, rompit le rythme de sa respiration, et une section entière de la bibliothèque s'effaça avec une fluidité de prédateur, révélant une gueule d'ombre où l'air stagnait, chargé d'une odeur de poussière séculaire et de moisissure douceâtre. C'était le passage, l'artère secrète de cette demeure maudite, et la réalisation que l'assassin n'avait jamais eu besoin de clé pour entrer dans la chambre close fit monter un goût de bile et de cuivre au fond de sa gorge.

Ils s'engagèrent dans l'étroitesse du boyau, là où les murs de briques suintaient une humidité poisseuse qui semblait vouloir s'agripper à la soie ivoire de sa robe, la souillant de traînées grises comme autant de stigmates de sa déchéance. Julian marchait devant elle, sa carrure obstruant presque tout le passage, et Isabella était assaillie par la chaleur qui émanait de son corps, un foyer de vie au milieu de ce tombeau de pierre, une promesse de protection qui l'attirait autant qu'elle la terrifiait. Elle posa sa main sur l'épaule de l'homme pour ne pas trébucher sur le sol inégal, et le contact du drap de laine rugueuse sous ses doigts fit courir une décharge électrique le long de son bras, une sensation si vive qu'elle crut que son cœur, qui battait la chamade contre ses côtes compressées par son corset, allait finir par trahir son secret au rythme de ses pulsations désordonnées.

« Il nous observe, Isabella, je sens son souffle dans le sillage du nôtre, » murmura Julian, sa voix n'étant plus qu'un grondement de velours sombre qui vibra jusque dans le bassin de la jeune femme, alors qu'ils débouchaient sur une petite galerie surplombant le grand hall.

L'obscurité ici était épaisse, trouée seulement par les reflets de la lune sur la neige qui s'accumulait contre les vitraux, et dans cette intimité forcée, Isabella sentit les dernières barrières de sa résistance s'effriter comme du grès sous l'assaut de la pluie. Ils étaient deux prédateurs traquant un fantôme, mais elle savait, au plus profond de sa chair qui brûlait partout où elle risquait de frôler celle de Julian, que le véritable danger n'était pas l'ombre qui rôdait dans les couloirs dérobés, mais ce désir qui s'épanouissait entre eux, une plante vénéneuse nourrie par le sang et les regrets. Julian se tourna vers elle, son visage à quelques centimètres du sien, et elle put distinguer l'éclat fauve de ses iris, la cicatrice minuscule qui barrait son sourcil, et cette odeur de pluie et de fer qu'il portait toujours sur lui, une signature sensorielle qui l'avait hantée pendant sept longues années de solitude dorée.

« Pourquoi ne m'as-tu pas dit que les verrous de ce manoir n'étaient que des illusions

? » demanda-t-il, et sa main vint se loger dans le creux de sa nuque, ses doigts s'immisçant sous la masse de ses cheveux d'ébène pour en presser la peau sensible, un geste qui tenait autant de la caresse que de la contrainte.

Isabella ferma les yeux, savourant la douleur exquise de cet abandon, et elle sentit une larme, chaude et salée, perler au coin de sa paupière avant de s'écraser sur le pouce de Julian. Le goût de la vérité était celui d'une cendre amère qu'elle devait enfin recracher pour ne pas étouffer, un aveu qui flottait sur ses lèvres, mêlé au parfum de jasmin de son propre savon et à la froideur de l'acier qui semblait émaner des murs.

« Je ne savais pas pour les passages, Julian, je te le jure sur les ruines de ce que nous étions autrefois, » commença-t-elle, sa voix se brisant comme du cristal sur le sol de pierre, « mais il y a une vérité que je porte comme une pierre dans ma poitrine, une vérité qui me déchire chaque fois que je croise ton regard de juge et d'amant. »

Elle prit une inspiration tremblante, l'air glacé brûlant ses poumons, et elle se rapprocha de lui jusqu'à ce que la dentelle de son corsage s'écrase contre le gilet de l'homme, sentant la chaleur de son torse, le rythme régulier de son cœur qui contrastait avec le chaos du sien.

« La nuit où Sterling est mort, je n'ai pas tourné la clé, Julian. J'ai posé ma main sur le bouton de cuivre, j'ai senti le froid du métal mordre ma paume, et j'ai reculé. J'ai laissé la porte de la bibliothèque béante, comme une invitation au destin, comme une prière muette adressée aux ombres pour qu'elles viennent me délivrer de ses mains qui sentaient toujours l'alcool et le mépris. Je n'ai pas tenu le couteau, mais j'ai ouvert la voie au sang. »

Le silence qui suivit fut plus dense que la pierre qui les entourait, une suspension du temps où seule comptait la texture de la peau de Julian contre la sienne, la manière dont ses doigts se resserrèrent sur sa nuque, non pas pour la briser, mais pour l'ancrer dans cette réalité brutale. Elle s'attendait à la colère, à l'éclat de la justice, mais elle ne

reçut que le contact brûlant de son front contre le sien, une communion de sueur et de désespoir dans l'obscurité du passage.

« Nous sommes tous les deux damnés, Isabella, » souffla-t-il, et sa main libre vint encadrer son visage, ses doigts effleurant ses lèvres sèches qu'elle humecta d'un mouvement réflexe, goûtant le sel et la poussière. « Toi pour avoir souhaité la mort, et moi pour avoir désiré la femme qui l'a attirée entre ces murs. »

Leurs souffles se mêlèrent, une danse de vapeur blanche dans le froid de la galerie, et elle sentit l'alliance tacite se sceller non par des mots, mais par cette reconnaissance mutuelle de leur noirceur. Julian l'attira contre lui avec une rudesse qui lui arracha un gémissement, ses mains cherchant la courbe de ses reins à travers les épaisseurs de soie et de jupons, une exploration fiévreuse qui semblait vouloir effacer les années de trahison par la seule force du contact tactile. Elle se cambra sous lui, ses ongles s'enfonçant dans les épaules solides de l'homme, cherchant l'absolution dans la violence de ce désir qui les unissait contre le tueur, contre le manoir, contre le monde entier qui hurlait au dehors sous les coups du blizzard.

Soudain, un bruit de froissement, presque imperceptible, comme le glissement d'une soie contre une autre, résonna à l'autre bout de la galerie, et l'odeur de la cire chaude d'une lanterne vint troubler l'équilibre précaire de leur étreinte. Julian se figea, ses muscles se tendant sous la paume d'Isabella comme des cordes de violon prêtes à rompre, et elle vit son regard se durcir, redevenant l'acier froid de l'enquêteur. L'araignée était sortie de son trou, attirée par le parfum de leur aveu, et ils restèrent là, enlacés dans l'ombre, leurs cœurs battant à l'unisson une mesure macabre, prêts à refermer le piège sur celui qui avait osé souiller leur passé de son crime, tandis que la neige continuait de tisser son linceul blanc sur les secrets des Blackwood.

Chapitre 9

Le Verdict des Loups

L'air de la galerie s'était soudain chargé d'une électricité moite, une tension qui picotait la peau d'Isabella comme autant d'aiguilles de givre, tandis que l'odeur de la cire d'abeille brûlée, âcre et entêtante, se mêlait aux effluves de tabac froid qui émanaient du manteau de Julian. Ils glissèrent le long des boiseries sombres, leurs pas étouffés par l'épais tapis de Perse dont le velours usé semblait absorber jusqu'à leurs souffles, jusqu'au seuil de la bibliothèque où l'obscurité paraissait plus dense, presque solide, saturée par le parfum métallique et écœurant du sang qui avait eu le temps de s'imprégner dans les reliures de cuir de Russie. Dans l'embrasure, une silhouette se découpait contre la lueur blafarde de la lune filtrant à travers les vitraux givrés, une forme drapée dans un deuil trop parfait, trop rigide, qui ne pouvait appartenir qu'à Lady Agatha, la sœur du défunt, dont le visage d'albâtre semblait avoir été sculpté dans la rancœur même. Elle tenait un petit pistolet de voyage à la crosse d'ivoire, un objet d'une élégance mortelle qui luisait doucement sous les reflets opalescents de la neige, et Isabella sentit un frisson visqueux ramper le long de sa colonne vertébrale, une sensation de chute libre alors que la vérité se révélait dans toute sa nudité obscène : le meurtre n'était pas un crime de passion, mais une amputation nécessaire pour préserver la pureté putrescente de l'héritage des Sterling.

Julian fit un pas en avant, sa carrure imposante jetant une ombre protectrice sur Isabella, et elle perçut le craquement infime de ses articulations, le mouvement fluide de ses muscles sous le drap de sa veste, une machine de guerre humaine dont le cœur battait pourtant d'une chamade désordonnée qu'elle devinait contre son propre dos. « C'était vous, Agatha, murmura-t-il, sa voix étant un grondement de velours et de gravier, vous qui avez tranché la gorge de votre propre sang pour une question de titres et de terres poussiéreuses. » Le rire de la vieille femme fut un bruit sec, comme

une branche morte qui se brise sous le poids du gel, et l'odeur de la lavande fanée qui l'entourait devint soudain suffocante, un parfum de tombeau qui cherchait à remplir les poumons d'Isabella. « Le sang des Sterling ne peut être dilué par la débauche de mon frère ou par la trahison d'une parvenue comme elle, répliqua Agatha, sa main ne tremblant pas tandis que son doigt se contractait sur la détente d'argent. »

Le coup de feu déchira le silence de la bibliothèque avec la violence d'un blasphème, une détonation qui fit vibrer les vitres et emplir l'air d'une fumée grise aux accents de soufre et de salpêtre. Isabella sentit Julian s'affaisser contre elle, un poids soudain et brûlant, et ses mains, en cherchant à le retenir, rencontrèrent une humidité chaude et poisseuse qui se répandait sur le lin blanc de sa chemise, un ruban de pourpre sombre qui exhalait une odeur de fer et de vie qui s'enfuit. Le cri qu'elle poussa resta bloqué dans sa gorge, un nœud de fiel et d'angoisse, alors qu'elle le guidait jusqu'au sol, ses doigts s'enfonçant dans la chair blessée, cherchant à colmater la brèche d'où s'échappait la chaleur de l'homme qu'elle redécouvrait à peine. Le grain de la peau de Julian, d'ordinaire si ferme, devenait moite sous ses paumes, et elle goûta le sel de ses propres larmes qui roulaient jusque sur ses lèvres, un mélange d'amertume et de désespoir.

Agatha s'avavançait, le canon encore fumant dirigé vers le front d'Isabella, son visage déformé par une dévotion fanatique qui ne laissait aucune place à la pitié, et dans ce moment suspendu, Isabella sentit le froid du plancher de chêne s'insinuer dans ses genoux, une morsure glaciale qui semblait vouloir pétrifier son corps tout entier. Elle regarda Julian, dont les yeux d'orage commençaient à se voiler, ses lèvres entrouvertes laissant échapper un souffle court qui sentait la menthe et la douleur, et une fureur organique, primitive, s'empara de chaque fibre de son être. Ce n'était plus la lady aux manières de porcelaine qui habitait son corps, mais une louve acculée dont le territoire venait d'être souillé par le sang de son compagnon, et son regard se posa sur le lourd coupe-papier en bronze, ciselé en forme de griffon, qui reposait sur le bureau de acajou à quelques pouces de sa main.

La texture du métal était glacée, rugueuse contre la paume de sa main droite alors qu'elle s'en saisissait dans un mouvement de torsion fluide, ses muscles se tendant comme des ressorts trop longtemps comprimés sous le carcan de la soie ivoire. Elle ne réfléchit pas, elle ne pesa pas le poids du péché ou les conséquences de la loi ; elle ne ressentit que l'impulsion électrique qui partait de son ventre et remontait jusqu'à son bras tandis qu'elle se jetait en avant, le bronze fendant l'air saturé de fumée. Elle sentit la résistance de la chair, le choc sourd du métal rencontrant l'os, et un cri étranglé s'échappa des lèvres d'Agatha alors que la vieille femme s'effondrait, sa silhouette noire se fondant dans les ombres de la bibliothèque comme une tache d'encre sur un buvard.

Le silence qui suivit fut plus assourdissant que la détonation, seulement troublé par le hurlement du blizzard qui frappait les murs du manoir avec une rage renouvelée, une symphonie de vent et de glace qui semblait vouloir emporter les péchés des Blackwood dans le néant blanc. Isabella se précipita aux côtés de Julian, ses mains tremblantes déchirant sa propre robe, le satin de soie se déchirant avec un bruit de cœur qui se brise, pour en faire des bandages improvisés qu'elle pressa contre le flanc de l'homme. La chaleur du sang de Julian, ce liquide vital qui semblait pulser au rythme de ses propres battements de cœur, était la seule chose réelle dans ce monde de simulacres, une sensation organique qui la rattachait à l'existence avec une force sauvage.

« Reste avec moi, Julian, murmura-t-elle, son visage penché si près du sien qu'elle pouvait sentir la chaleur faiblissante de son souffle contre sa joue, ne me laisse pas seule dans ce mausolée de souvenirs. » Elle caressa son front, ses doigts traçant le contour de ses sourcils, s'attardant sur la rugosité de sa barbe naissante, une texture de terre et de force qui l'ancrait dans le présent. Julian entrouvrit les paupières, un faible sourire étirant ses lèvres décolorées, et il porta une main lourde à la nuque d'Isabella, ses doigts s'emmêlant dans ses cheveux d'ébène avec une tendresse qui contrastait avec l'horreur de la scène. Le goût de la poussière et du sang dans l'air s'effaçait devant le parfum de la peau de Julian, une odeur de pluie et de désir qui l'enveloppait

comme un linceul de vie, et elle pressa son front contre le sien, fermant les yeux pour ne plus voir que la lumière intérieure de leur union retrouvée au milieu des décombres.

Le manoir des Blackwood, avec ses secrets putrides et ses dorures écaillées, semblait s'éloigner, devenir une carcasse vide tandis qu'ils restaient là, enlacés sur le tapis souillé, deux naufragés accrochés l'un à l'autre dans l'océan de la nuit. Isabella sentait le pouls de Julian sous ses doigts, une pulsation lente mais obstinée, un verdict de vie qui s'opposait à la sentence des loups qui avaient tenté de les dévorer. Le froid du blizzard ne pouvait plus les atteindre, car dans le creuset de cette violence et de ce sang versé, ils avaient forgé une vérité plus solide que le marbre des tombes Sterling : une liberté qui avait le goût âpre de la survie et la douceur infinie d'une absolution que seule la chair peut accorder à la chair. Elle resta ainsi, écoutant le rythme de leurs respirations s'accorder peu à peu, tandis que dehors, la neige continuait de recouvrir le monde d'un manteau de silence, effaçant les traces de la lutte pour ne laisser que la pureté glacée d'un nouveau départ, baptisé dans la chaleur écarlate de leur sacrifice.

Chapitre 10

L'Aube sur la Neige

Le silence qui suivit la fureur des éléments possédait une densité presque minérale, une épaisseur de ouate et de givre qui semblait figer le temps dans les replis des rideaux de velours cramoisi, tandis que la lumière de l'aube, d'un bleu d'acier et de nacre, s'insinuait par les fenêtres brisées pour lécher les décombres de la nuit. Isabella sentait le poids de sa propre respiration, chaque inspiration était une griffure de froid dans sa gorge sèche, un rappel piquant que l'air n'était plus saturé par l'odeur âcre de la poudre et de la peur, mais par le parfum subtil du pin gelé et de la terre pétrifiée qui montait du parc ensanglanté. Ses doigts, engourdis par une lassitude qui lui semblait plus ancienne que le manoir lui-même, effleurèrent la soie déchirée de sa robe, le tissu autrefois souple était devenu une croûte rigide là où le sang de Sterling avait séché, une texture de parchemin oublié qui craquait sous sa pulpe, lui rappelant sans cesse la réalité de l'horreur qu'ils venaient de traverser. Elle tourna les yeux vers Julian, dont la silhouette se découpait contre la clarté naissante comme une ombre indélébile sur le monde, et elle perçut l'odeur de son manteau de laine mouillée, un effluve de tabac froid, de cuir ancien et de cette chaleur animale qui lui était propre, un sillage qui l'enveloppait et la protégeait mieux que n'importe quel rempart de pierre.

Ils restèrent un long moment sans parler, l'un près de l'autre dans cette bibliothèque qui n'était plus qu'un tombeau de papier et de regrets, écoutant le craquement du bois qui travaillait sous l'effet du dégel naissant, une plainte sourde qui résonnait jusque dans la moelle d'Isabella. Elle savait, au battement erratique de son propre cœur contre ses côtes, que le secret de la porte laissée ouverte, cette négligence coupable qui avait invité la mort à leur table, ne quitterait jamais l'enceinte de ces murs, qu'elle resterait gravée dans le grain du plancher comme une tache invisible que seul le

regard de Julian saurait débusquer. Lui, dont les yeux d'orage semblaient lire à travers sa peau de porcelaine pour atteindre les tréfonds de son âme, portait le poids de la lettre qu'il lui avait autrefois écrite, ce parchemin jauni qu'elle avait tant de fois froissé contre son sein et dont l'encre, dans son souvenir, avait le goût amer des larmes et du sel de la mer.

Julian fit un pas vers elle, et le mouvement fit crisser les éclats de verre sur le tapis persan, un son cristallin qui déchira la quiétude de la pièce, tandis qu'il posait une main sur son épaule, une pression ferme, chaude, qui semblait vouloir réancrer Isabella dans la réalité d'un monde qui n'était plus peuplé de fantômes. Elle ferma les yeux, se laissant envahir par la sensation de cette paume rugueuse à travers la finesse de son corsage, savourant la friction du tissu contre sa peau, un frisson qui n'avait rien à voir avec le blizzard mais tout avec l'électricité sourde qui courait entre eux depuis sept longues années. Leurs souffles s'entremêlaient dans l'air glacial, formant de petites volutes de vapeur qui dansaient un instant avant de s'évanouir, symboles fragiles d'une vie qui persistait malgré le carnage, tandis que le manoir des Blackwood, avec ses dorures écaillées et ses secrets enfouis sous la poussière, semblait s'enfoncer lentement dans la terre, laissant la place à la pureté cruelle de l'hiver.

"Il est temps," murmura-t-il, sa voix étant un grondement sourd qui fit vibrer l'air autour d'eux, une note de basse qui sembla apaiser la tempête intérieure d'Isabella, alors qu'il la guidait doucement vers le grand escalier.

La descente fut une procession silencieuse à travers les couloirs où l'odeur de la cire d'abeille et de l'encaustique luttait contre les relents de fer du sang versé, chaque pas d'Isabella étant une lutte contre la pesanteur de ses membres et la traîne de sa robe qui balayait les dalles de marbre avec un bruissement de feuilles mortes. Ils atteignirent le perron, et le choc de l'air extérieur fut une giflette de fraîcheur qui lui fit monter les larmes aux yeux, un air si pur qu'il en devenait presque insipide, contrastant violemment avec l'atmosphère oppressante de la bibliothèque. La neige avait cessé de

tomber, recouvrant le monde d'un linceul immaculé qui étouffait chaque son, chaque cri, chaque remords, ne laissant que l'horizon baigné d'une lumière d'opale qui promettait un jour nouveau, bien que marqué au fer rouge par le passé.

Sur le seuil de pierre, là où le froid mordait les joues et faisait rougir les mains, Julian se tourna vers elle, et l'intensité de son regard fut telle qu'Isabella sentit ses genoux fléchir, non pas de faiblesse, mais d'une soumission irrésistible à la force de leur lien. Il posa ses mains sur son visage, ses doigts effleurant les tempes d'Isabella avec une infinie délicatesse, et elle put sentir la texture calleuse de sa peau, le grain de ses paumes qui portait les stigmates de ses années d'exil et de lutte. Elle huma l'odeur de l'aube sur lui, un mélange de givre et de détermination, et elle s'abandonna à cette étreinte finale, sentant le contact de ses lèvres contre les siennes, un baiser qui ne ressemblait à aucun autre.

C'était un baiser qui avait le goût de la cendre et du miel, une rencontre charnelle où le sel de leurs peines se mêlait à la douceur d'une promesse impossible, une pression qui semblait vouloir infuser en elle toute la force nécessaire pour affronter le vide qui allait suivre. Ses lèvres à lui étaient fraîches, gercées par le vent, mais l'intérieur de sa bouche était un brasier de chaleur, un refuge de velours où elle aurait voulu se perdre pour l'éternité, loin des jugements et des lois des hommes. Elle sentit la langue de Julian effleurer la sienne avec une lenteur provocante, une caresse qui faisait écho aux battements de son cœur, une pulsation sauvage et rythmée qui disait tout ce que les mots ne pouvaient exprimer : la culpabilité partagée, le désir inépuisable, et cette terreur sourde d'être désormais liés par le crime autant que par l'amour.

Chaque seconde de ce contact était une éternité suspendue, Isabella percevait le frottement de la barbe naissante de Julian contre son menton, une sensation de papier de verre qui l'excitait autant qu'elle la brûlait, tandis qu'elle s'agrippait aux revers de son manteau, ses doigts se crispant sur la laine épaisse comme pour empêcher le monde de tourner. C'était un baiser de condamnés, une sentence de mort prononcée dans l'intimité de leurs chairs, car ils savaient tous deux que cette liberté conquise

dans le sang n'était qu'une illusion fragile, une trêve avant que les ombres de Scotland Yard et les murmures de la société ne les rattrapent.

Lorsqu'il se détacha d'elle, l'absence de sa chaleur fut un vide abyssal, une amputation qui la laissa tremblante sur la pierre gelée, le goût de lui encore présent sur ses lèvres comme un vestige de paradis perdu. Julian recula d'un pas, ses yeux ne la quittant pas, et Isabella vit dans ses prunelles une promesse de retour qui se mêlait à l'effroi de la vérité qu'ils portaient désormais ensemble. Il ne dit rien, car tout avait été scellé dans l'échange de leurs souffles et la morsure du froid, et il se détourna pour s'enfoncer dans l'étendue blanche, sa silhouette devenant de plus en plus petite, une tache d'encre sur le paysage de nacre.

Isabella resta sur le perron, enveloppée dans son manteau de soie souillée, regardant les traces de ses pas s'effacer lentement sous le vent léger qui recommençait à souffler, emportant avec lui les derniers effluves de la nuit. Elle sentait le froid s'insinuer sous ses vêtements, engourdir ses membres, mais elle restait là, debout, le cœur battant comme un tambour dans le silence de l'hiver, portant en elle le secret de la bibliothèque et la brûlure de ce baiser final. Le soleil finit par percer la couche de nuages, inondant le manoir des Blackwood d'une lumière crue qui révélait chaque fissure, chaque tache de sang sur la neige, chaque vérité nue sous le faste victorien, tandis qu'Isabella, seule face à l'immensité blanche, comprenait que le prix de sa liberté serait cette attente perpétuelle, ce baiser qui était à la fois son absolution et sa croix.

FIN

Merci d'avoir lu "Embrassez l'Assassin"

Une œuvre écrite par Elara Vance

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)